

Magdaléna Platzová

La Vie après

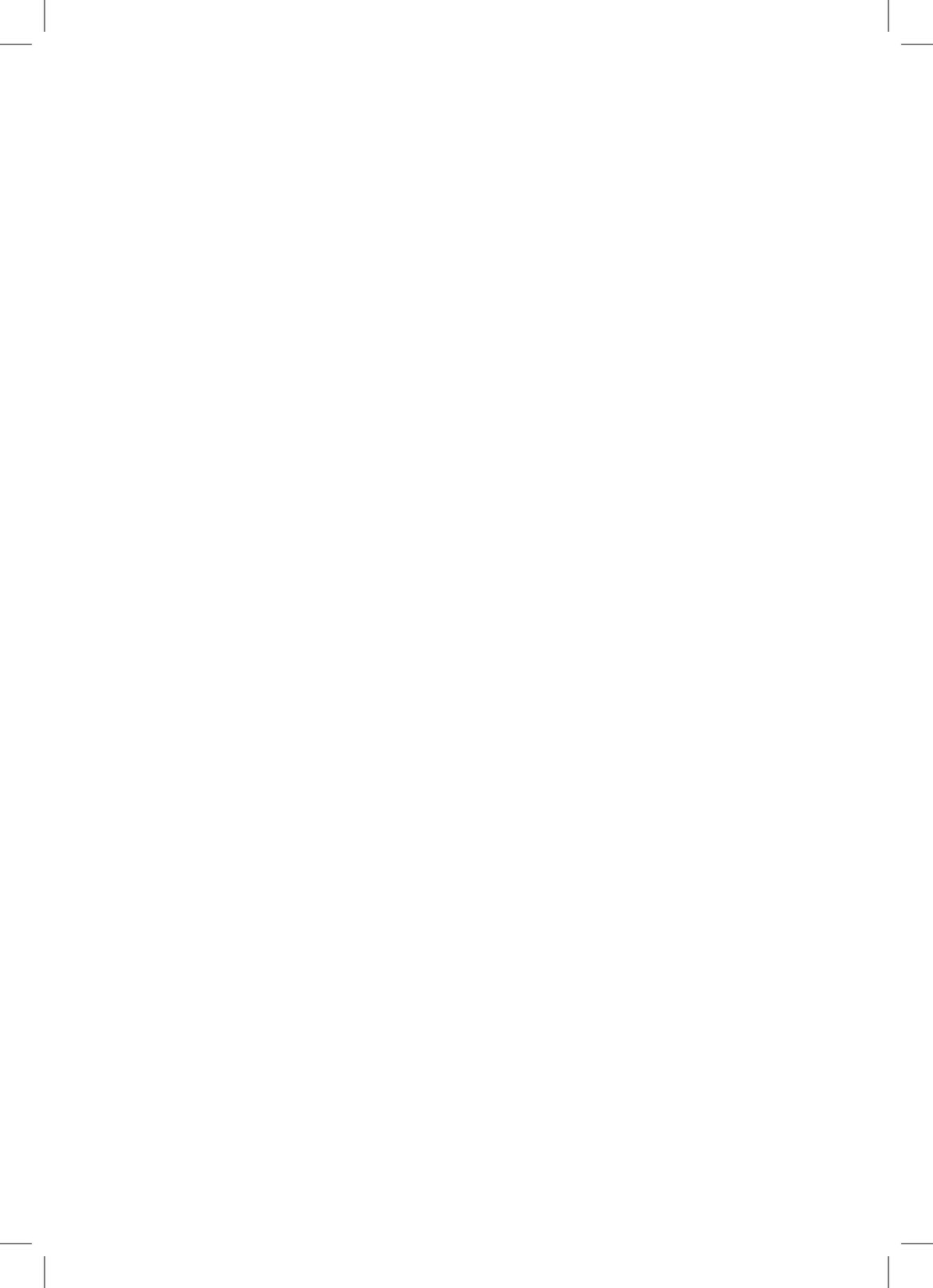
*Traduit du tchèque
par Barbora Faure*

Kafka

Agullo

*Ils ont commencé à s'écrire, ils se sont fiancés,
mais la guerre a éclaté et c'en était fait du mariage.*

*Začali si dopisovat, zasnoubili se,
ale vypukla válka a ze svatby nebylo nic.*



La vie après Kafka

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

La réalisation de ce livre a été soutenue par
le ministère de la Culture de la République tchèque.



**MINISTERSTVO
KULTURY**

*

Ouvrage publié sous le titre original de :

Život po Kafkovi

© Magdaléna Platzová, 2022

© Agullo Éditions, 2023, pour la traduction française

www.agullo-editions.com

Conception graphique : Cyril Favory

Image de couverture : Atlantic-kid/iStock

Magdaléna Platzová

La vie après Kafka

Traduit du tchèque par
Barbora Faure

Agullo



Dédié aux descendants de Felice Marasse, née Bauer,
sans la bienveillance et la confiance de qui cet ouvrage
n'aurait pu voir le jour.



Ce livre n'est pas une biographie historique. Certains de ses personnages sont réels et portent leur véritable nom. D'autres sont basés sur des personnes réelles mais leur nom a été modifié. Et certains personnages et événements sont entièrement inventés. J'espère que le lecteur comprendra de lui-même en temps voulu les raisons qui m'ont amenée à cela.

Pour ce qui est des documents cités, à la différence des textes fictifs, les textes authentiques utilisés sont toujours en italique.



New York, 15. 10. 1975

Monsieur Canetti,

J'ai lu votre livre sur Franz Kafka et ma mère Felice, née Bauer. J'aurais préféré qu'il ne me tombe jamais entre les mains. Mais malheureusement, il se trouve toujours un « ami » qui n'a de cesse de m'informer du plus récent produit de la littérature kafkologique (kafkographique ?) qui est de toute évidence – du moins si on juge par le nombre de titres – un business très lucratif.

Je ne m'arrêterai pas ici sur la personnalité de Franz Kafka. Je n'ai rien d'autre à y ajouter en plus de ce que vous avez tout à fait fidèlement décrit dans votre livre. Je ne peux vraiment pas juger si c'était un grand écrivain, mais je sais avec certitude qu'il était masochiste, névrosé, voire sadique, pour ce qui est de ses relations avec les femmes.

Chacune des lettres que vous citez avec tant de volubilité mériterait selon moi un diagnostic psychiatrique et chacune d'entre elles aurait suffi à ce que ma mère quitte l'auteur au plus vite.

Je ne sais vraiment pas pourquoi elle ne l'a pas fait. Je n'ai pas eu l'occasion d'étudier cet aspect de sa personnalité. Peut-être que la mode de l'époque, un écho de la décadence au tournant du siècle, y a été pour quelque

chose. Ma mère aimait par exemple Strindberg qui est, vous le reconnaîtrez, sous un certain angle également très morbide. Mais moi-même je n'ai eu connaissance de son « amour » que par les lettres de Kafka lorsque je les ai lues – en même temps que les autres lecteurs – après la mort de ma mère. Mes parents étaient de l'ancienne école et gardaient une certaine distance par rapport à nous, les enfants. Nous en savions très peu sur leur vie intérieure. Mais suffisamment pour que j'estime nécessaire de m'élever le plus fermement contre la manière dont vous avez traité ma mère dans votre livre bâclé et sensationnaliste.

La superficialité de votre approche apparaît dès votre introduction avec cette fausse révélation qui cherche à faire scandale. Nous connaissons donc enfin le nom de la femme qui se cachait jusqu'à présent sous l'initiale F.!

Monsieur, si cela vous avait vraiment intéressé, vous auriez pu connaître le nom complet de ma mère depuis longtemps et vous n'auriez pas eu besoin de faire œuvre de détective. Il aurait suffi de lire la biographie de Kafka par Max Brod, accessible à tout public. Je ne tiens pas non plus cet auteur en haute estime, mais à tout le moins on ne peut pas nier sa bonne volonté et une certaine sensibilité – ne serait-ce qu'en ce qui concerne ma mère.

Ma mère était très talentueuse. Elle était plutôt portée sur la vie pratique. *A no nonsense person*, comme on dit ici. Mais évidemment, l'art lui a toujours fait beaucoup d'effet. La littérature, le théâtre, la musique. Mon père, gestionnaire de fonds, était un pianiste de premier ordre et si les circonstances le lui avaient permis dans sa jeunesse, il se serait consacré à la musique.

L'art, c'était un des «enchantelements» par lesquels Kafka pouvait séduire ma mère. En fin de compte, c'était un auteur publié, comme on dit aujourd'hui. Cela a sûrement joué son rôle.

Ma mère n'a pas reçu d'éducation formelle, elle a dû quitter l'école à quinze ans pour prendre un emploi dans lequel elle s'est hissée à la force du poignet de la place subalterne de sténodactylographe jusqu'à celle de directrice générale. Mais elle a toujours beaucoup aimé lire et appréciait d'être édifiée. Lorsque, dans les années trente, nous avons fui d'abord de Berlin à Genève, puis en Amérique, elle a emporté avec elle, au lieu d'autres biens précieux, des livres. Les livres que lui avait offerts Kafka représentaient sa collection particulière, elle les avait regroupés, quelque soixante titres environ. Il y avait entre autres une édition de la Bible. Après sa mort, je les ai vendus aux éditions Fischer en Allemagne. C'est le seul argent que Kafka m'ait fait gagner, en cette époque où tout un chacun en tire profit.

Ma mère était une femme sensible, chaleureuse et généreuse. Encore avant son mariage, elle s'occupait d'orphelins de guerre dans un foyer pour enfants juifs de Berlin et je me souviens qu'elle a continué à entretenir avec ses pensionnaires des relations intimes, même après s'être mariée et avoir fondé une famille. Ses «filles» venaient nous rendre visite et elle les aidait de toutes les manières possibles.

Elle était très entreprenante, inventive, optimiste et joyeuse, elle ne se laissait briser par rien. Ceux qui la connaissaient ne pouvaient que l'aimer. Elle était méthodique et douée pour le commerce, c'est finalement elle qui a nourri la famille après notre émigration en Amérique. Et surtout au cours des douze dernières

années, après l'infarctus de mon père qui l'a rendu incapable de continuer à travailler. Évidemment, je me suis moi aussi efforcé d'aider dans la mesure de mes moyens, j'ai donné des leçons particulières, obtenu des bourses d'études, etc.

Ma mère a suivi une formation de masseuse et de coiffeuse et elle a ouvert un salon de beauté. Avec sa sœur, elle fabriquait et vendait des biscuits. Par la suite, elles ont élargi leur production. Puis elle a ouvert un magasin d'articles de tricot et de petite mercerie. Mais jamais, je répète, *jamais*, ma mère n'a eu l'idée de faire commerce des lettres de Kafka qu'elle a conservées en secret pendant quarante ans.

Moi-même j'ai appris leur existence par une parente à l'âge de dix-huit ans. Jusqu'à cette époque, je ne me doutais nullement des rapports de ma mère avec un certain Kafka, je connaissais son nom par le dos des livres que j'avais rapidement parcourus chez moi mais qui ne m'ont jamais intéressé. C'est seulement dans les années cinquante que j'ai eu en main, publiée en Allemagne sous sa forme étoffée, la biographie de Kafka par Brod, parue à Prague encore avant la guerre. Je n'en ai pas parlé avec ma mère, pas plus que de quoi que ce soit concernant Kafka. Mais je sais avec certitude qu'elle a lu cette biographie ainsi que les journaux de Kafka et ses *Lettres à Milena*. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle en a pensé. Je ne peux que faire des conjectures.

Vous, monsieur, vous avez écrit en toutes lettres que ma mère « n'avait pas hésité à vendre la correspondance ». Vous l'accusez indirectement d'insensibilité et de calcul, vous allez même jusqu'à vous moquer d'elle. Ça, c'est de l'héroïsme ! S'en prendre à bonne distance à une femme

dont vous ne savez absolument rien et qui ne peut pas se défendre.

D'ailleurs comment quelqu'un pourrait-il savoir quoi que ce soit sur ma mère, alors que le destinataire s'est appliqué à détruire ses lettres, tandis qu'elle a conservé la moindre carte postale, le moindre télégramme et même des lettres qui ne lui étaient pas directement destinées, et n'ont pas été écrites par Kafka, mais qui concernaient de près ou de loin leur relation. Par exemple celles de la mère de Kafka, Julie, adressées à ma grand-mère Anna. Je me suis souvent demandé pourquoi elle avait gardé aussi scrupuleusement tout cela.

Il est vrai que ma mère était très ordonnée. Chaque papier avait chez elle sa place, il était soigneusement marqué et classé. Elle avait sans doute rapporté cette habitude, cette espèce de passion, du bureau. Savez-vous ce qui m'est venu à l'esprit à la lecture des livres de Kafka? Que ces deux êtres avaient en commun cette – j'appellerais cela – fascination de la bureaucratie moderne. Même s'ils étaient aux antipodes dans leur manière d'aborder le travail administratif. Ma mère, du côté de la fonctionnalité et de la raison (bien que toute passion dévoile en soi une dé-raison) et Kafka du côté de la folie. Ce qui ne change rien au fait qu'il ait certainement été un employé très capable, également d'après les témoignages de ceux qui se souviennent de lui. Mais je ne veux pas gâcher votre métier, c'est tout de même vous qui êtes le spécialiste de Kafka! Je ne m'en tiendrai qu'à ma mère.

Je me suis aussi dit que pour elle ce paquet de lettres représentait quelque chose comme un dossier judiciaire. Destiné à l'accusation ou à la défense, je ne sais pas, les

deux sûrement, mais de toute manière il fallait qu'il soit complet.

Comme je l'ai déjà dit, elle n'a jamais parlé avec moi de Kafka et de leur relation, même quand j'ai eu atteint l'âge adulte. Mais il est évident que ce n'était pas pour elle une affaire classée, comme le prouve ne serait-ce que la manière dont elle s'est attachée à ces lettres. Et cette malheureuse période de cinq ans a radicalement façonné le reste de sa vie.

Durant l'essentiel de son existence, ma mère a joui d'un anonymat total, personne ne s'est intéressé à elle, personne ne la connaissait. C'est seulement quelques années après la guerre, lorsque Kafka commença à devenir célèbre et qu'on se mit à traquer le moindre de ses mots, qu'elle commença à craindre, à juste titre, que certaines informations qu'elle considérait comme intimes ne soient livrées au public après sa mort. Elle était décidée à détruire les lettres avant de mourir, elle voulait vraiment le faire. Mais elle n'a pas pu s'y résoudre et elle remettait sans cesse la chose à plus tard.

Elle en a finalement supprimé quelques-unes, ce que je sais non pas par elle (à cette époque, elle me soupçonnait d'être de mèche avec l'éditeur Schocken) mais par sa meilleure amie...

Elle s'accrochait aux lettres de Kafka avec une obstination incompréhensible, il ne fut pas facile de la décider à les vendre. M. Schocken et Max Brod ont essayé de la convaincre pendant plusieurs années. Elle a fini par céder. Et ce n'était pas à cause de l'argent, même si elle était malade et qu'elle en avait besoin. Mais plutôt parce qu'elle avait compris à un certain moment qu'elle

n'était pas capable de les détruire comme elle l'avait envisagé, et qu'elle en perdrait le contrôle à sa mort.

Je l'ai expressément menacée de vendre cette correspondance après sa mort. En fait, cher monsieur, je l'ai forcée à la vendre.

Peut-être que la promesse de Schocken de remettre les lettres à la Bibliothèque nationale de Jérusalem après leur publication a-t-elle quelque peu radouci ses remords pour la trahison dont elle se rendait coupable envers Kafka (elle a toujours estimé que c'était une trahison).

Malheureusement, M. Schocken est mort en 1959, donc un an avant ma mère, et il n'a pas pu honorer sa promesse en personne. Je ne sais pas si ses héritiers l'ont fait, peut-être qu'ils nous en auraient tenus au courant.

C'est avec un grand déplaisir que je reviens sur ce sujet, je préférerais oublier tout cela. Mais je dois prendre la défense de ma mère. Sinon auprès de vos lecteurs, du moins auprès de vous.

Non, ma mère n'avait pas à cœur de vendre les lettres de Kafka, contrairement à ce que vous avez écrit. Je pense même, et je vous l'avoue à vous seul avec honte et douleur, que la perte de ces souvenirs a conduit à sa mort prématurée.

Elle était en fait mourante depuis 1955. Le premier épisode cérébral qui n'a laissé que de faibles séquelles s'est produit dès 1953. En 1956, elle a souffert d'un autre accident cérébral, mais s'en est encore partiellement remise et a pu revenir vivre chez elle. Ma mère était très robuste. Mais elle ne pouvait plus vivre seule, alors je l'ai convaincue de quitter L.A. et de venir vivre chez nous à New York. Elle a passé quelques mois dans notre maison, avant le troisième épisode, fatal, dont

elle ne s'est plus remise. Elle est restée un an et demi à l'hôpital de Rye. Je ne pouvais pas la garder à la maison, elle avait besoin de soins continuels.

Les dernières années, elle était incapable de bouger ni de parler, même si elle comprenait tout et avait sa raison. Elle était littéralement prisonnière de son corps. Que se passait-il dans sa tête ?

C'est mon enfer à moi, durant mes insomnies.

Une brave commerçante, n'est-ce pas. Une femme sans cœur.

Dans le livre compassé que Max Brod a écrit sur Kafka, j'ai lu qu'à la toute fin de sa vie Kafka non plus ne pouvait parler à cause d'une tuberculose du pharynx. Mais à la différence de ma mère, il pouvait encore écrire, tant qu'il a pu tenir un crayon.

Vous voyez, il existe un certain soupçon de symétrie, je n'appellerais pas cela une justice. Mais évidemment, sa signification nous échappe.

Je termine en souhaitant que la réalité que je vous ai livrée vous donne peut-être mauvaise conscience et que vous soyez plus prudent dans vos affabulations à venir.

Je ne peux pas vous adresser « mon respect » ni écrire « cordialement » et encore moins « votre ».

Vous devez vous contenter de ma signature.

Joachim M.

*

New York, 18. 5. 1987

Monsieur Canetti,

Considérez mon message d'aujourd'hui comme un additif à la lettre que je vous ai écrite il y a douze ans et à laquelle je n'ai jamais obtenu de réponse.

Comme vous vous en souvenez peut-être, je vous ai parlé de la promesse que Salman Schocken avait faite à ma mère et qui l'a finalement convaincue de lui confier les lettres de Kafka. À savoir qu'il allait en faire don à la bibliothèque de Jérusalem.

Je viens de lire dans le journal que les lettres de ma mère ont été vendues aux enchères à la salle de vente Sotheby's à New York pour 605 000 dollars. Une somme record, dit-on, du moins en ce qui concerne des manuscrits.

Plus d'un demi-million, Monsieur! Et ils ont donné huit mille dollars à ma mère. N'est-ce pas là l'affaire du siècle?

L'acheteur n'est pas une bibliothèque ni des archives, où trouveraient-elles une somme pareille? C'est une personne privée dont l'identité est tenue secrète. Les lettres ont disparu dans un coffre privé, peut-être à jamais.

Voilà donc la fin de cette affaire. C'est une honte, ils ont dupé ma mère même après sa mort. Elle avait tout à fait raison de vouloir détruire les lettres de Kafka, dommage qu'elle n'y ait pas réussi.

Avec mes salutations,
Joachim M.



1935 : GENÈVE

Le bout de la rue est hérissé de mâts élancés de voiliers. Le vent souffle du nord-est, fort et régulier, dans le port chaque cordage siffle de sa propre tonalité. Le garçon s'arrête, il écoute. La surface du lac est parcourue de vagues aiguës aux crêtes blanches, le ciel est pâle, propre, frais.

C'est la quatrième année qu'il rentre de l'école par le même chemin, deux fois par jour. Dans le sens contraire, il court le plus souvent. Il connaît le lac par tous les temps, par toutes les saisons, dans la pénombre, dans le noir. En hiver la nuit tombe tôt. Le grincement du bois. Les chocs liquides, creux, de l'eau contre le flanc des bateaux.

Sa mère et sa tante ont déjà commencé à trier et à distribuer ce qu'ils n'emporteront pas avec eux. Les valises ne contiendront que des vêtements, tandis que les livres, la porcelaine, les tableaux, l'argenterie, les tapis et les meubles suivront quand ils seront installés. Le déménagement de Berlin avait été plus pénible, même sa mère pleurerait alors. Mais le père avait insisté et aujourd'hui il les entraîne à nouveau ailleurs. Quitter une Europe qui disparaît sous les pieds des Juifs.

La rue longe le parc, la surface de l'eau se cache derrière les arbres. Il tourne au dernier coin. Un immeuble

de rapport qui fait penser à un hôtel de bord de mer, avec ses longs balcons ornementaux, ses volets de couleur et une quantité de renforcements. Ils ont déménagé à Genève trois fois en tout. À leur arrivée, le père avait loué une villa avec jardin. Puis ils sont brièvement revenus à Berlin parce que sa mère avait trop de nostalgie, mais d'après son père c'était une erreur. Lorsqu'ils ont fui pour la deuxième fois, ils ont perdu beaucoup d'argent pour qu'on les laisse partir. Ils ont loué un appartement plus petit au centre-ville et c'est seulement lorsque la grand-mère devait venir les retrouver que le père a trouvé l'appartement de la rue de Montchoisy, près du parc, près du lac. Les chambres ne sont pas grandes, mais chacun a un peu d'intimité. Depuis la mort de la grand-mère, ils sont sept : le père, la mère, Joachim et Lily, la tante Elsa, la cousine Hana et la bonne, Berta. Ils n'ont plus ni gouvernante ni cuisinière.

Au deuxième étage, devant la porte de leur appartement, flotte un parfum de viande rôtie. C'est seulement maintenant qu'il sent à quel point il a faim. Il presse le bouton rond de la sonnette, on entend des voix, mais personne n'ouvre la porte. Après la deuxième sonnerie on entend des pas rapides. Le silence. La porte s'ouvre lentement.

— Attends!

Il saute sur sa sœur.

— Laisse-moi ! Et arrête de crier. Maman a une visite de Berlin.

— Qui ça ?

— Une certaine Margarete. On doit l'appeler tatie, mais je ne me souviens pas du tout d'elle. Elles ne font que parler. Elles se sont enfermées toutes les deux.

La lumière du soleil entre à flots par la vitre du salon et projette des taches bleues, rouges et vertes sur le mur blanc. Le parquet a grincé, les couleurs se sont mises à danser.

— Vous êtes déjà rentrés ?

Sa mère porte une robe bleu sombre, taille basse, avec une jupe plissée et au cou un collier de corail rouge, à deux tours. Le soleil donne un éclat roussâtre à ses cheveux blond foncé, grisonnants aux tempes, coupés au ras des oreilles.

Derrière elle se lève du divan une femme menue aux cheveux bruns, en robe claire. Elle tend une main avec une cigarette allumée :

— Mais c'est Joachim !

Il est obligé de s'approcher et de la saluer. La femme lui arrive à peine sous le menton, mais elle l'attire de force à elle, vers le bas, et l'embrasse sur les deux joues de ses lèvres fardées.

— Que tu as grandi ! Tu te souviens encore de moi ?

Elle lui ébouriffe les cheveux de la main.

— Nous étions presque voisins. J'habitais dans la Sedanstrasse, tout près de chez Hilde Hildebrand, cette actrice célèbre. Le professeur Einstein résidait également à quelques pas, lui aussi est déjà en Amérique. Tout le monde fuit. À Hollywood, tu deviendras peut-être acteur. Que tu es beau ! C'est Fredi tout craché.

Elle rit fort, tire sur sa cigarette, lâche un nuage de fumée. Elle sent un parfum doux et la liqueur aux plantes que la mère offre aux invités avant le déjeuner. Deux verres en cristal taillé avec un reste de liquide vert vif brillent sur la table basse près du cendrier, un de chaque côté, comme des sentinelles.

— Je vais voir où en est le déjeuner, dit sa mère. Les enfants doivent retourner à l'école. Nous attendrons Robert pour manger si tu n'as pas trop faim. Je ferai mettre le couvert dans la salle à manger.

— Je n'ai jamais faim. Regarde-moi. Je n'arrive pas à grossir.

Comment ne se souviendrait-il pas d'elle ? Elle a toujours parlé trop fort et à Berlin, elle ne manquait aucune des soirées de sa mère. Elle riait d'un rire haut perché qui rappelait le son nerveux des klaxons dans les rues berlinoises. Il avait honte devant elle et il ne l'aimait pas. Il avait l'impression qu'elle dénigrait sa mère devant les gens. Mais visiblement, c'était égal à sa mère puisqu'elle continuait à l'inviter, Grete ne manquait pas un seul dîner social à la maison de Viktoria-Luise-Platz. Le collier rouge venait aussi d'elle.

— Excuse-moi un instant, dit sa mère. Fais un peu de piano. Ou regarde les magazines, j'en ai toute une pile, là.

— Ne t'en fais pas pour moi. Je ne vais pas m'ennuyer, je comptabilise mes pertes.

Et de nouveau ce rire détestable. Grete tire sur sa cigarette et s'approche de la fenêtre.

— Dommage, vous ne donnez pas sur le lac.

L'après-midi, lorsque Joachim revient de l'école avec Lily, ils ne trouvent que la bonne, de mauvaise humeur. Elle réchauffe le lait des enfants, pose sur la table une assiette de tartines, mais regagne aussitôt sa place près du fourneau.

Le soir, on ne fait généralement pas de cuisine chez eux, le déjeuner est le repas principal. Pour le dîner, ils se contentent de pain avec du saindoux ou de soupe s'il

en reste du déjeuner. Mais aujourd'hui on prépare manifestement un festin, le parfum du strudel à la pâte fine de sa tante monte du four, et Berta tape rageusement sur les casseroles.

— Ils me laissent seule avec ça, grogne-t-elle, mais comment je dois faire ? Je ne suis pas une cuisinière berlinoise.

— Mais tu sais tout faire, la réconforte Lily. Où est passée maman ?

— Ces dames se promènent au parc, ronchonne Berta. Avec ce vent. Et vous, mon jeune monsieur, vous devriez aussi faire attention. Vos joues sont toutes rouges. Ce soleil de printemps est violent.

— Ils ne t'ont pas dit, Berta, combien de temps cette invitée va rester ?

— Ils m'ont seulement dit de faire son lit dans la chambre de feu la vieille dame. Mais je n'ai pas encore eu le temps, je suis enfermée dans la cuisine depuis ce matin. Elle a de sacrées valises, elle doit être en train de déménager.

— Pas chez nous, j'espère, lance Joachim.

La porte claque dans le couloir, on entend des voix.

— Les voilà, soupire Berta. Peut-être que madame va enfin me dire ce que je dois faire avec le dîner.

Le garçon finit vite son lait et porte dans l'évier l'assiette et le bol vides.

Près de la porte, il rentre presque dans sa mère.

— Où vas-tu ?

— Je peux sortir un peu ?

— Tu n'as pas de devoirs ?

— Seulement pour lundi.

La porte du salon est entrouverte, il en sort de la

fumée de tabac. Le soleil vient maintenant de l'ouest, les vitres multicolores se sont éteintes.

— On dîne à sept heures.

— Je ne pourrais pas rester chez les Weinberger, aujourd'hui ?

— Non.

— Maman, s'il te plaît, ils m'ont invité.

— Non, nous avons du monde.

— D'accord, maman.

Il se faufille autour d'elle et sort de l'appartement en courant. Il est cinq heures, il arrivera à l'heure pour l'office à la synagogue.

La seule chose qui leur reste du shabbat, ce sont les bougies que sa mère allume avant le dîner. Sinon, le vendredi soir est chez eux comme les autres jours.

Alors que chez son meilleur ami Leo Weinberger, ils ont une coupe en argent et le père avec sa kippa sur la tête entonne au-dessus de lui *Baroukh ata Adonai, Elohènou, melekh haolam, borè peri hagaffen*¹, avant de la faire circuler. Puis il bénit l'ablution des mains et la challah sucrée et c'est seulement ensuite que les Weinberger peuvent se mettre à manger. Et avec quelle joie, alors qu'ils n'ont en fait aucune raison de se réjouir.

M. Weinberger lui a raconté comment ils avaient fui pour la première fois, encore pendant la guerre, jusqu'à Berlin, devant le front de l'est et les pogroms. Mme Weinberger était alors enceinte de Leo. À Berlin, ils ont survécu à l'épidémie de grippe et à l'inflation d'après-guerre, et à peine M. Weinberger, instituteur de

1 « *Béni es-Tu, Seigneur, notre Dieu, Roi de l'univers, Qui crée le fruit de la vigne.* » Bénédiction de la coupe de vin, à l'entrée du shabbat.

métier, a-t-il trouvé un meilleur travail et commencé à rapporter de l'argent à la maison, qu'Hitler est arrivé. Ils n'avaient pas envie de tout quitter de nouveau, alors ils ont manqué le bon moment, et ne sont arrivés en Suisse qu'à l'époque où on a commencé à édicter les lois contre les réfugiés dont le nombre ne cessait d'augmenter. Par exemple, l'interdiction de travailler. M. Weinberger enseigne l'hébreu en secret, les élèves le paient de la main à la main, heure par heure. Et la maman de Leo fait des ménages. Leo partage sa chambre avec ses deux jeunes sœurs, ils vivent à cinq dans le petit appartement sombre près de la synagogue.

Pourtant il y règne le vendredi soir une humeur plus joyeuse que dans la belle salle à manger de la rue de Montchoisy. Là, c'est la joie seulement quand le père n'est pas à la maison.

Lorsque son père est exceptionnellement en voyage ou qu'il dîne à l'extérieur, sa mère et sa tante Elsa se mettent à parler à voix plus haute. Elles se remémorent leur enfance dans la petite ville de Neustadt in Oberschlesien et leur déménagement à Berlin. Elles parlent de leurs oncles et tantes déjantés, et il y en a eu tant dans la famille, de leurs soirées dansantes à Berlin, des robes qu'elles portaient et des beaux qui faisaient la cour aux unes ou aux autres. Elles rient, mais on ne sait pas bien de quoi et après le dîner on fait des jeux. Cache-cache. Il court, il court... Sucre, café, limonade, thé, rhum, poum!² Ou tante Elsa se met au piano, ce qu'elle n'oserait pas faire devant le père, et elle joue des valse viennoises ou quelques mélodies hongroises qu'elle a apprises lorsqu'elle vivait encore avec son mari à

2 Jeu équivalent à «Un, deux, trois, soleil!»

Budapest. Ils roulent le tapis et maman apprend à danser à Lily et Hana. Elles essaient d'y attirer aussi Joachim, mais il ne veut pas, il n'est tout de même pas obligé de se démener comme un fou pour se sentir joyeux.

Aujourd'hui, Grete n'est pas la seule invitée. Une autre connaissance de Berlin, Herman Eisner, est là également. Les enfants aussi ont le droit de l'appeler par son prénom parce que « tonton Eisner » ne lui va pas.

Herman est psychiatre, originaire de Prague. C'est justement lui qui s'est moqué le plus de son père, lorsque, le 15 septembre 1930, il avait annoncé à ses invités qu'il émigrerait en Suisse le lendemain avec Felice et les enfants.

— Tu sais quoi, Robert ? Viens plutôt chez moi à Grünewald, ce sera moins loin.

Éclats de rire. À Grünewald se trouvait le sanatorium privé d'Herman pour malades mentaux.

Ils avaient mangé des cailles farcies et bu du champagne, c'était un dîner d'adieux.

Herman Eisner croyait à l'humanisme allemand et à la démocratie, et il était convaincu qu'il n'était pas nécessaire de prendre au sérieux Hitler et sa bande de criminels libérés, comme il les appelait. Personne ne pourrait imposer la dictature à un peuple qui avait donné naissance à Goethe et Heine. Et si quelqu'un s'y employait, il faudrait que ce soit une plus grosse pointure qu'Adolf Hitler, ce psychopathe ignorant et complexe.

Herman avait fait un diagnostic éclair du Führer et avait prophétisé que lui aussi, Hitler, n'allait pas tarder à se retrouver à Grünewald. Ils avaient bien ri, au-dessus de leurs cailles.

Encore en janvier 1933, il avait écrit dans un journal berlinois son opinion sur l'invincibilité de la démocratie

allemande. Moins de deux mois plus tard, le six mars avant minuit, il cognait à leur porte à Genève. Il venait s'excuser.

Ils mangent un bouillon de poule avec des boulettes, et du veau farci et l'arrosent avec un bourgogne léger. Ils fêtent l'arrivée de Grete qui se trouvait hier encore à Berlin (comment est-ce possible?). Ils se rappellent leurs cafés préférés, leurs boulangers et leurs couturières, leurs modistes, leurs pâtisseries, leurs garçons de café, les bancs du parc. Le tissu urbain de visages et de lieux, qui donne un sentiment de sécurité et de patrie.

Joachim aussi se remémore bien des souvenirs. Le Jardin zoologique où il allait avec sa nounou. Et l'aquarium, où il observait, bouche bée, le tournoiement des poissons multicolores et les fragiles hippocampes au museau allongé et à la queue enroulée, qui montaient et descendaient dans l'eau comme de minuscules dragons de contes.

Grete dit qu'ils auraient du mal à reconnaître certains endroits. Partout, il est sorti de nouveaux bâtiments et maintenant qu'on prépare les Jeux olympiques, Berlin est devenu un seul grand chantier. Hitler a décidé d'éblouir le monde.

Les deux femmes se sont changées pour le dîner, Grete a jeté sur ses épaules un châle en dentelle.

Joachim est assis à sa droite, Robert à sa gauche, Herman est entre Lily et Felice.

— Combien de temps comptez-vous rester à Genève? demande Herman.

Bonne question. Joachim tend la jambe et donne un léger coup de pied dans le mollet de Lily. Maintenant ils vont savoir.

— Une semaine ou deux. Il faut que je profite un peu de Felice, avant qu'elle disparaisse au-delà de l'océan. Qui sait quand je la reverrai.

— Et ensuite ?

— J'ai un frère en Palestine.

— À Jérusalem ?

— Non, à Tel Aviv. Vous avez peut-être entendu parler de lui. Hans Bloch. Il est médecin, nous sommes fiers de lui.

— Quand est-il parti ?

— Il y a deux ans. Mais il voulait partir beaucoup plus tôt, Hans est un sioniste passionné.

— Vous comptez vous installer en Palestine pour de bon ?

— S'il vous plaît, ça veut dire quoi, pour de bon, aujourd'hui ?

Grete boit un peu de vin et allume lentement sa cigarette. La viande de veau dans son assiette n'a pas été touchée.

— Évidemment, c'est une question stupide, dit Herman en rougissant. En fait, je pose la question pour mon compte, moi-même je ne sais pas où aller d'ici. Je ne peux pas rester en Suisse, je n'ai pas assez d'argent et je dois commencer à travailler. Mais dans ma branche, la langue est importante. Je ne parle pas hébreu. Bon nombre de gens parlent allemand en Palestine, mais je ne sais pas s'ils voudraient de moi là-bas. A-t-on besoin de psychiatres, en Palestine ? Ou seulement de maçons, de paysans et de soldats, qu'en pensez-vous ?

— Tu ne parles pas encore hébreu, Herman, c'est une affaire de temps.

— Pour une fois tu es optimiste, Robert, mais tu te trompes. Toi, tu apprendras peut-être encore à parler

anglais, mais moi, hébreu ? Difficilement. Je n'ai jamais eu la bosse des langues et ceci est trop différent. Lire et écrire de droite à gauche.

— *I speak English*, dit Grete. Je dirigeais la section de commerce international. Vous connaissez la maison Adrema ?

— Les machines à écrire.

— J'ai passé dix-neuf ans chez Adrema. C'est long. Sans travail, je me sens maintenant comme sans bras. C'est comme la mort d'un proche. Ou un divorce.

— Qu'allez-vous faire en Palestine ?

— A-t-on besoin de machines à écrire là-bas ? Ou seulement de pelles, de pioches et de fusils, qu'en pensez-vous ? Je ne m'y connais qu'en machines à écrire. Je peux gagner ma vie comme secrétaire. Mais au moins il y fera chaud. Aujourd'hui, nous nous sommes gelées près du lac.

Elle se serre frileusement dans son châle.

— C'est toi, Grete, qui as voulu faire cette promenade.

— Oui, Felice, et c'était magnifique. Les montagnes enneigées au loin, les arbres en fleurs, les vaguelettes courant à la surface de l'eau...

— Je pense à l'Italie, dit Herman. Tout le monde s'enfuit en France mais il paraît que Mussolini traite les Juifs correctement.

Grete rejette la fumée.

— Bonne idée, Herman. J'ai une invitation à Florence. Une de mes anciennes collègues a épousé un Italien, un juriste, ils possèdent une espèce d'établissement bancaire. Ils ont une magnifique villa au-dessus de la ville. Nous pourrions y partir ensemble et faire semblant d'être fiancés.

— Tu n'as pas peur de Mussolini ?

— Mais Bob!

Les oreilles du garçon s'empourprent. Cette bonne femme appelle son père « Bob »!

— Mussolini, ce n'est pas Hitler. Il y a aussi des Juifs parmi les fascistes, non? Les Italiens ne sont pas très amateurs des discours sur la race nordique, tu comprends?

Elle s'étire comme une chatte.

— Mo, j'adore tout bonnement Florence. J'y suis allée en congé aussitôt après la guerre, j'avais tellement hâte. Tout le monde me faisait peur en disant à quel point ils détestaient les Allemands, mais ils ont tous été très adorables avec moi. Peut-être que les Italiens ne savent pas vraiment détester, ce n'est pas comme les Allemands. Mon ancienne collègue a reçu chez elle Mussolini et sa maîtresse, qui est d'ailleurs une Juive. Une journaliste.

Le strudel de pâte fine d'Elsa apparaît sur la table. Le goût tiède, acidulé et sucré des pommes, des noix, des raisins secs et de cannelle sous une fragile croûte de pâte, grillée et dorée à la surface, mais blanche et souple près du cœur.

Après le dessert, ils passent au salon, s'installent sur le sofa et dans les fauteuils autour de la table basse. Berta propose du thé et du café, Robert du cognac. Grete demande à Robert de jouer du Beethoven.

— Comme au bon vieux temps.

Cela prend un peu de temps avant que le père se laisse convaincre, mais ensuite il s'installe au piano et lève le couvercle.

Les premiers accents de la *Pathétique*. Joachim observe le visage de son père. Au Viktoria-Luise-Platz il jouait à chaque fois qu'ils dînaient à la maison, sa mère

et lui. À Genève il ne se met que rarement au piano, comme s'il l'évitait. Peut-être qu'il n'aime pas autant ce piano droit que le piano à queue qu'il a laissé à Berlin.

Qu'il connaît peu l'homme assis au piano. Qu'il est différent de son père exigeant, sévère, triste la plupart du temps. Aujourd'hui, après une longue période, il a ri au dîner, de son ancien rire qui résonne si agréablement dans son corps massif.

Il joue les yeux entrouverts, avec un sourire presque imperceptible, ses doigts volent sur le clavier.

Le garçon se souvient comment son père brillait de fierté l'an passé, lorsque lui, Joachim, a lu à la synagogue son passage de la Torah sans un seul accroc.

Alors qu'il n'avait d'abord même pas voulu entendre parler de bar-mitsvah, le garçon avait dû quémander pour que la cérémonie ait lieu. C'est seulement après de longues discussions avec sa mère, qui lui avait expliqué l'affaire d'un point de vue pratique, que le père a cédé et a même payé M. Weinberger pour qu'il enseigne l'hébreu à Joachim.

Il a fini par se l'expliquer en disant que ce n'était pas de sa part une sujétion à l'obscurantisme, mais un investissement lucide dans l'avenir de son fils.

La Palestine ce n'est pas, évidemment, pour lui ni pour Felice, ce serait quitter le diable pour son cousin. Mais qui sait où se retrouveront ses enfants un jour ? Et si son fils aspire à étudier, il faut le soutenir quel que soit le sujet. Il s'est seulement abstenu de lui acheter un pantalon long pour la cérémonie, sur ce point il est resté inflexible. Il lui était égal que selon la loi juive Joachim puisse, par exemple, se marier dès treize ans. Selon les règles de la société civilisée berlinoise, à laquelle il s'estime appartenir, on n'achète un pantalon long aux

garçons que lors de leur quatorzième anniversaire.

Alors, en ce samedi mémorable où il devait devenir majeur, le garçon est entré dans le temple en courte culotte de laine et en chaussettes. Heureusement, personne ne s'est moqué de lui. Il a récité son texte sans faute et à la fin de la cérémonie il a vu de ses propres yeux à quel point son père était ému. Il ne l'a pas étreint parce que Robert n'étreignait jamais ses enfants, mais il lui a tapoté l'épaule d'un air plein de respect et a souri pendant tout le chemin de retour à la maison.

Sa mère, sa tante, Hana et Lily avaient déjà mis le couvert, le déjeuner fut un repas de fête et la tante Elsa avait préparé son gâteau préféré aux noix avec un glaçage tendre au chocolat et de la confiture de groseille. Son père lui avait donné une montre pour sa bar-mitsvah.

Deuxième mouvement, *Adagio cantabile*.

Ce sont des adieux, se dit le garçon et il jette un coup d'œil circulaire.

La tante Elsa est assise sur le divan et quand elle sent son regard sur elle, elle se tourne vers lui et sourit. Elle ressemble à sa mère, mais elle est plus âgée, ses cheveux sont déjà entièrement gris. Il aime la tante Elsa. Sa belle cousine Hana est appuyée contre son épaule. Elle ne va pas les suivre en Amérique, elle va terminer ses études en Suisse, à l'école de médecine où elle est entrée l'année dernière. Grete est à moitié assise, à moitié étendue dans l'un des fauteuils, la tête sur le dossier et les yeux fermés. Elle semble morte, avec les ombres bleuâtres dans les orbites. Elle a même oublié de fumer, elle serre une cigarette non allumée entre ses doigts immobiles. Herman se tient près du piano, il tourne les pages.

Sa mère est assise dans l'autre fauteuil, avec Lily à ses pieds. Elle appuie sa tête avec ses deux épaisses nattes de cheveux bruns sur les genoux de sa mère, et laisse sa main tiède lui caresser le front.

Dans deux mois, nous partons en voyage avec père, se dit le garçon. Son estomac se serre d'excitation comme à chaque fois qu'il y pense.

Ils vont embarquer à Gênes. Ils passeront une semaine sur le navire, une autre semaine à New York où son père veut contacter de vieilles connaissances. Puis en train jusqu'à Chicago où habite Fredi, le jeune frère de sa mère. De Chicago, ils rejoindront la côte ouest, puis ils descendront jusqu'à Los Angeles en passant par San Francisco. C'est là leur but. Il partira seul avec son père, sa mère et Lily les rejoindront quand ils auront trouvé un logement. La tante Elsa voyagera sans doute en dernier, elle aura du mal à se séparer de Hana.

Le cousin de sa mère et son épouse se sont installés à Los Angeles il y a un an.

«Une vie simple», ont-ils écrit à ses parents. «La plage, les palmiers et le soleil, un habitat bon marché, on économise beaucoup sur le chauffage. Vous paierez moins ici pour une maison avec jardin que pour une pièce à New York.»

Il parcourt de nouveau tout le salon du regard. Il essaie de l'imprimer dans sa mémoire, comme il l'a fait aujourd'hui pour les mâts des bateaux sur le lac. Il emmènera avec lui sa collection d'impressions. Car il est plus malin maintenant qu'à leur départ de Berlin.

Là, il n'avait pas pris d'images, alors sa patrie s'est perdue dans la nuit, hormis quelques clichés indistincts qui lui sont restés en tête d'eux-mêmes.

C'est seulement beaucoup plus tard – il était déjà marié et avait ses propres secrets, qu'il comprit que cet homme, cet écrivain, avait passé tout ce temps avec eux. Les chuchotis de sa mère avec Grete. Le mot gelé sur les lèvres de tante Elsa. Les livres qui émergeaient mystérieusement et disparaissaient avant que quelqu'un pût les prendre en main.

Il se souvient précisément du jour où il entendit parler de lui. C'était en trente-huit, à Los Angeles.

Sa tante Sofi l'avait invité à prendre une glace chez un pâtissier sur le boulevard Pico et quand ils eurent passé leur commande, elle avait sorti un livre de son sac à main et l'avait posé entre eux, sur la petite table de marbre. C'était un livre allemand. Il ne connaissait son auteur, le frère de tante Sofi, que par oui-dire. Il ne se souvenait pas de ses visites à Viktoria-Luise-Platz.

— Ce livre, dit tante Sofi, est paru à Prague. Et il parle de ta maman.

Il prit le livre et le feuilleta. La biographie d'un auteur dont il n'avait jamais rien lu.

— Franz Kafka était le meilleur ami de Max, ils se connaissaient depuis leur enfance. À une époque, il nous rendait visite presque tous les jours. Et c'est justement à cette époque, bien longtemps avant ta naissance et celle de Lily, qu'il a rencontré ta maman. Elle allait voir Elsa à Budapest. Ou alors on l'avait envoyée à Vienne pour un voyage d'affaires. Je ne sais plus. Elle était venue dîner chez nous et Kafka s'y trouvait par hasard lui aussi, c'est comme ça que cela s'est fait. Ils ont commencé à s'écrire, ils se sont fiancés, mais la guerre a éclaté et c'en était fait du mariage. Finalement, Franz est tombé malade, il avait la tuberculose, et n'a pas tardé à mourir. Et ta maman a heureusement épousé ton père.

Kafka était un homme aimable et très cultivé, poursuivait tante Sofi. Max a toujours dit qu'il était génial, mais moi je ne peux pas en juger. Ce n'est certainement pas de la littérature pour n'importe qui, même s'il est, paraît-il, très connu en Allemagne désormais. Surtout grâce à Max qui est son exécuteur testamentaire.

Je veux que tu l'apprennes de ma bouche, dit tante Sofi, parce que tôt ou tard quelqu'un portera certainement ce livre à ta connaissance. Je ne comprends pas pourquoi Max s'est cru obligé de sortir ces histoires personnelles, pourquoi il traîne les personnes vivantes dans la littérature.

Je parlerai aussi à Lily, je ne veux pas que vous ayez le sentiment que votre maman vous cache quelque chose. Vous ne devriez pas lui poser de questions là-dessus, pas plus qu'à votre père.

Tu ne te doutes même pas, avait-elle dit, à quel point ta mère est courageuse, ni de tout ce qu'elle a fait pour ses parents, pour Fredi et Erna, et évidemment aussi pour Elsa, à quel point elle s'est sacrifiée. Tu dois avoir du respect pour elle.

Il n'avait pas été surpris d'apprendre que sa mère avait eu une fréquentation avant son mariage. C'est ainsi qu'on appelait les choses à l'époque. Mais il n'aurait pas cru qu'elle avait fréquenté un écrivain.

Elle s'était mariée à trente-et-un ans. C'est une marieuse berlinoise qui l'avait aidée à trouver son époux et Felice lui avait été reconnaissance de ses efforts. Elle n'oubliait jamais de lui envoyer des vœux de Nouvel An.

La vie de leur mère avant son mariage recelait pour Joachim et Lily quelque chose de féérique. Elle leur parlait de son travail dans l'entreprise qui fabriquait des

machines de bureau et où le chef l'avait progressivement élevée de son rang de secrétaire auxiliaire jusqu'à la fonction de responsable des ventes. Elle partait représenter sa maison dans les foires commerciales, fréquentait les événements sociaux, il lui arrivait de danser toute la nuit et de se rendre le matin directement au bureau. La grand-mère Anna se fâchait contre elle parce qu'elle se détruisait la santé, mais elle ne l'écoutait pas, elle avait de la force pour quatre et n'avait pas besoin de dormir.

En ce qui concerne le livre de Brod, cela ne lui faisait en fait ni chaud ni froid.

C'était le début de l'été. Et il avait dix-huit ans.

C'est seulement après la guerre, quand il vivait à New York et que l'ancienne connaissance de sa mère, cet homme, apparaissait soudain partout, qu'il fut obligé de s'intéresser un peu à lui. Il se remémora un tas de feuilles mortes dans lequel il avait sauté et la réprimande de sa mère (pantalon sale, chaussures poussiéreuses), et dans le coin le plus reculé, virant au gris, de sa mémoire, l'ombre d'un grand homme en manteau sombre, se levant d'un banc et ôtant son chapeau.

Kafka avait vécu à Berlin pendant quelques mois avant sa mort, de l'automne 1923 au printemps 1924. Avait-elle pu le rencontrer à cette époque? Joachim y avait-il assisté?

Elle savait forcément qu'il avait déménagé. Leurs amis communs avaient son adresse et peut-être aussi le numéro de téléphone. Ils lui avaient certainement raconté qu'il n'avait pas le sou. Cet hiver-là, les prix s'étaient envolés à une vitesse qui aurait été risible si les gens ne mouraient pas de faim. Un morceau de pain ou un demi-litre de lait coûtait des milliers de marks

inflationnistes, et la retraite d'un ex-agent d'assurance contre les accidents pouvait à peine suffire à payer un loyer. Ses parents lui envoyaient de la nourriture de Prague.

Felice et sa famille vivaient en revanche mieux que jamais auparavant. Lorsque le mark allemand s'effondra, il emporta dans sa chute les grandes banques, et les financiers privés tels que Robert furent débarrassés de leur concurrence. Grâce à leurs contacts personnels à l'étranger, ils parvinrent à trouver des investisseurs pour l'industrie et l'État allemand en faillite et gagnèrent des sommes substantielles. Pour la première fois depuis ses quinze ans, sa mère n'allait pas au travail et cela se voit sur les photographies de cette époque. Après la naissance de son deuxième enfant, elle était pleine de vie, ses cheveux et sa peau éclataient de santé. Qui aurait reconnu en elle cette jeune fille vieillissante, malheureuse, aux yeux marqués de larmes, qui était montée dans le train partant de Prague à la fin de l'année 1917?

Elle aurait sûrement voulu se montrer à Kafka. Et aussi l'aider. La compassion était une tentation plus forte encore que la vanité, elle n'avait jamais pu y résister.

Mais il n'existe aucune preuve d'une telle rencontre, hormis ce souvenir que Joachim a peut-être inventé.